Ma corrida

AU DIABLE VAUVERT

François Zumbiehl

Ma corrida

L'Annonce faite à Séville

Du même auteur

Des taureaux dans la tête, Autrement, 2004
Manolete, Autrement, 2008
Le Discours de la corrida, Verdier, 2008
Une brève Histoire de la Corrida, Éditions du 81, 2012
Dialogue avec Navegante, Au diable vauvert, 2013 (ouvrage collectif)

ISBN : 979-10-307-0705-2

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Comme d'autres avant moi conviés à cette tribune, je ne suis pas d'ici. Pourtant, j'ai eu assez d'ingénuité ou d'audace pour accepter l'invitation d'exalter dans cette *Annonce*, aux portes de *La Maestranza*, la Feria et Séville ? Pourquoi ? Certes, cela s'explique par l'accueil généreux offert aux étrangers depuis des siècles sur les rives du Guadalquivir, mais surtout par le bienfait de la distance ; elle nous offre davantage de champ pour découvrir et savourer le sentiment profond de cette ville, et la diversité de ses nuances. Nous tous, qui nous abreuvons d'aficion, et sommes nés ailleurs,

éprouvons intensément, comme le *pasodoble* que nous venons d'écouter, le *soupir de l'Espagne,* et le désir lancinant de revenir sur ces bords.

Enfant à Paris, je rêvais, au sens propre, d'un portail ouvrant sur une allée qui conduisait, entre les orangers et les parfums de jasmin, à la blancheur d'une demeure andalouse, du style de celle des légendaires toreros que furent les Gallos et Ignacio Sánchez Mejías, à Pino Montano. Cette maison, je l'ai visitée quelques années plus tard, en découvrant cette dédicace encadrée d'Ignacio, le héros du *Chant funèbre* de Lorca, à l'enfant qu'était sa fille :

Je tuerais dix mille taureaux sans peur
Pour t'ouvrir un chemin
De bonheur.
Dix mille taureaux je tuerai
Pour que jamais tu ne saches ce que je sais.
Que dans la vie,
Pirujita si jolie,
Se cache dans les recoins

Tout ce qu'elle a de mauvais points.
Et ma chance serait terrassée
Si je ne livrais à tes pieds
Ta tristesse traversée
Par mon épée.

Cette comptine, étalant sa violence naïve et bénéfique, est devenue pour moi tout un emblème de cet univers particulier : un torero, paré en héros de conte de fées, affronte la mort pour éloigner de ceux qui le contemplent les menaces de l'existence, fût-ce au prix de sa mort, et de la nôtre, qui viendra quoi qu'il en soit à son heure.

Adolescent, et éveillé cette fois, j'ai pu goûter à nouveau la magie de ces enclos grâce à la verve poétique de Lorca et d'Antonio Machado, ce dernier n'oubliant jamais, dans les plaines austères de Castille, le « jardin lumineux de [son] enfance, où mûrissait le citronnier ». C'était au palais sévillan de la maison d'Albe.

Dans les rues de Paris, dépliant mon imperméable comme une cape, sous les yeux ahuris des

passants, je rêvais encore de « véroniques en giroflée » et de *largas afaroladas*. Chers compatriotes aficionados, vous n'allez pas me contredire : on peut, évidemment, aimer l'Espagne sans les corridas, mais on ne peut éprouver l'aficion sans avoir l'Espagne au cœur et dans la peau, sans aimer l'ensemble de sa culture et, bien entendu, Séville ; sans que les *toros* n'irriguent notre vie.